

Le Mystère de Marie

Table des matières

A. Un prénom courant d'origine araméenne.....	1
B. Une possible hypothèse biblique ?.....	2
C. La théologie de l'évangéliste Jean.....	3
D. Luc généralise ce prénom baptismal : la Vierge Mariam.....	4
E. Second aspect du mystère : l'assomption de Mariam.....	5
F. Troisième aspect du mystère : l'incroyable immaculée conception.....	6
G. Le péché d'Adam et Ève.....	7
Annexe : déroulement de la journée du 16 mai 2014.....	8

Tout être humain est un mystère, particulièrement Marie (Maria), la mère biologique de Jésus. Mais cette femme s'appelait-elle vraiment **Maria** ? En effet, vers la fin du premier siècle, l'évangéliste Luc nomme définitivement la jeune femme **Maryam** avec un m final. Ce nouveau prénom, introduit dix ans plus tôt par l'évangéliste Jean, semble être de nature théologique, voire baptismale, comme nous allons tenter de le montrer.

Selon nous, le prénom *Maryam* serait arrivé après le prénom *Maria*, mais au plan des textes, cette hypothèse ne saute pas aux yeux car, au cours des siècles, les copistes, qui ignoraient la chronologie des textes évangéliques, auraient eu tendance à mélanger les deux prénoms. De temps en temps, ils ont même traduit *Maria* par son génitif *Marias* en traitant le nom propre comme un nom commun, sans doute entraînés par l'euphonie de la phrase grecque. On entend donc trois prénoms dont les sonorités sont proches. Alors la distinction des prénoms s'estompe, et notre hypothèse devient illisible.

A. Un prénom courant d'origine araméenne

Maria semble avoir été un prénom fort répandu en Palestine au premier siècle. Ce prénom viendrait de la racine araméenne « *mar* ». Le *mar*¹ est l'homme exemplaire, le guide de la communauté. **Maria** pourrait être la femme exemplaire, modèle pour la communauté biblique avant même que la foi chrétienne se développe.

Ce nom palestinien est porté dans l'évangile par deux femmes. La première est Maria de Magdala², que l'on rend aujourd'hui par *Marie-Madeleine*. La seconde est Maria, mère de Jacques et de José³. Les deux femmes se tenaient ensemble à la croix avec la mère des fils de Zébédée (Mt 27,56).

Le quatrième évangile, écrit vers le milieu des années 80, confirme et précise cette version en donnant deux informations nouvelles quelque peu énigmatiques (Jn 19,25).

D'une part, la mère de Jésus aurait été avec les deux autres *Maria* au pied de la croix (c'est nouveau !), mais l'évangéliste Jean ne dit pas son prénom.

¹ Toujours employé au Liban.

² Ville du bord du lac qui est devenue Marie-Madeleine.

³ Jacques (le mineur), assassiné en 62 à Jérusalem par les nationalistes juifs, fut le premier « évêque » de Jérusalem, il était le cousin germain de Jésus. C'était le tout début de l'Église, les chrétiens étaient encore un groupe quasi-familial.

Nous apprenons d'autre part que la seconde *Maria* était la sœur de la mère du Seigneur. Vers 85 à Éphèse, ses deux fils *Jacques* et *José* ne sont plus mentionnés, seulement le nom de son mari *Cléopas*¹, peut-être le disciple d'Emmaüs (Lc 24,18). Seul l'époux de *Maria* aurait immigré avec sa femme en Asie mineure et était connu là-bas : il fut donc cité. Les enfants seraient restés en Judée, ils étaient donc inconnus dans la région d'Éphèse où la communauté johannique avait déménagé.

En fait l'évangéliste Jean², à la fois théologien et pédagogue, nous oriente sur deux points précis :

1. Comment comprendre cette présence nouvelle au pied de la Croix, de la mère de Jésus qui n'apparaissait auparavant ni dans l'évangile de Marc (Mc 15,27), ni dans celui de Matthieu³.

2. Si la sœur de la mère de Jésus portait le prénom araméen *Maria*, comment s'appelait la mère de Jésus. Elle ne pouvait pas s'appeler *Maria* (Marie) puisque c'était le prénom de sa sœur⁴. Jean nous pose alors une seconde devinette qui cache sans doute une importante question théologique. N'oublions pas que l'évangile est une catéchèse pédagogique qui questionne.

B. Une possible hypothèse biblique ?

Le nom de *Marie*, que l'on attribue aujourd'hui à la mère de Jésus, aurait-il aussi une relation avec le nom hébreu *Miryam*⁵ que portait la sœur de *Moïse* et d'*Aaron* (Nb 26,59) ? La jeune femme jouait du tambourin à la sortie d'Égypte quand le peuple est sorti de l'eau (ou de la mer : *Yam*). Elle chantait en musique la gloire de Dieu : *Célébrez le Seigneur, il s'est couvert de gloire, il a jeté à la mer cheval et cavalier* (Ex 15,20).

Le prophète Michée (Mi 6,4) cite *Miryam* comme guide d'Israël à côté de *Moïse* et *Aaron*. La légende juive fait de cette femme la puisatière indispensable aux hébreux dans leur marche au désert. **Mir-Yam** pourrait évoquer la capacité de la femme à dominer *l'eau* (en hébreu : *maym*) puisqu'elle la faisait jaillir du désert. Comprendre l'image de *l'eau* au sens littéral et aussi aux sens spirituels. Le *désert* symbolise le monde sans Dieu où la prière devient nécessaire à la survie, car elle désaltère l'âme au fil des jours (*yamim*). La langue hébraïque se prête à de multiples évocations poétiques que le catéchète utilise.

Le prénom évangélique *Mariam* (ou *Mar-yam* en araméen) arrive dans la rédaction évangélique en Jean 20,16. Ce nouveau vocable serait-il la clé théologique qui permettrait de répondre aux deux questions du quatrième évangile ?

Au début du récit évangélique, la *Maria* de Magdala (Marie-Madeleine) porte son prénom araméen : *Maria* (Jn 20,1 & 11). Mais voilà que, dans l'histoire catéchétique racontée par Jean, le Ressuscité la nomme autrement : *Mariam* (Jn 20,16), prénom qu'elle gardera par la suite (Jn 20,18). Cette appellation donnée par le Seigneur à la femme, a enrichi le vieux vocable araméen *Maria*⁶.

Ce nom nouveau, attribué du ciel à la femme pécheresse, associe l'ancien terme araméen *Maria* au nom biblique *Miryam* de la puisatière de l'Exode. Nous serions en présence d'une sorte de fusion ou de condensation chrétienne des deux prénoms.

Nous voilà alors invités par l'évangéliste à chercher la raison de ce vocable *Mariam* enrichi par deux étymologies différentes qui s'additionneraient.

¹ Ce *Cléopas* pourrait être l'oncle de Jésus.

² Jean est le nom qu'on lui donne, parce qu'il représente la communauté du plus jeune des fils Zébédée. (Cf. St Irénée)

³ Luc (Lc 24,10) ajoute une troisième femme au pied de la croix : *Jeanne*, citée nulle part ailleurs sauf peut-être en Lc 8,3.

⁴ Il n'y avait donc pas trois Marie au pied de la Croix.

⁵ Nom formé par 4 lettres hébraïques : mem, rech, yod, mem.

⁶ Un M (mem) de plus. C'est sans doute un jeu guématrique.

Cette hypothèse de la fusion de deux prénoms est d'autant plus importante que de nombreuses femmes chrétiennes porteront désormais à leur baptême le nom nouveau de *Mariam* avec un « m » final.

C. La théologie de l'évangéliste Jean

Éclairés par la richesse de ce prénom chrétien *Mariam*, nous allons pouvoir avancer sur les deux questions proposées par le récit du catéchète Jean aux chapitres 19 et 20.

Première question : Comment comprendre la présence, jusqu'ici inconnue, de la mère de Jésus au pied de la croix ? (Jn 19)

Si l'évangéliste ne précise pas le nom de la *mère de Jésus*, serait-ce que l'essentiel pour la foi chrétienne est que cette mère extra-ordinaire ait engendré un fils dont la stature se situe bien au-delà de l'homme Jésus, parce que le Crucifié du vendredi-saint est devenu le Ressuscité de Pâques. Dans la foi, la mère de Jésus-Christ est infiniment plus que la génitrice biologique du prophète de Nazareth. N'est-elle pas la Mère de Dieu, la *theôtokos* ? Mais seule la foi peut répondre à cette question.

L'évangéliste Jean s'adresse probablement à des baptisés qui ont reçu le jaillissement de l'amour divin dans le désert du monde. La pécheresse *Marie-Madeleine* aurait bénéficié, en premier, de cette *eau vive* dont le Seigneur parlait à la Samaritaine (Jn 4,10). D'où l'enrichissement de son prénom : *Maria* devient *Mariam*. Le « *mem* » final du terme araméen évoque l'*eau vive* de l'Esprit-Saint qui descend au Baptême (en hébreu, l'eau se dit *maym*).

C'est sans doute pour cela que, dans le récit évangélique, Jésus confie sa mère au disciple qu'il aime et auquel il fait boire son *eau vive* (Jn 19,26-27). Ce disciple présent à la Croix, serait comme le premier baptisé. Aujourd'hui encore, les baptisés (*disciples bien aimés*) ne font-ils pas l'expérience vivifiante de l'Esprit de sainteté ? L'*eau vive* est cette étonnante Réalité qui jaillit dans les déserts du monde ; elle est expérimentée chaque fois que l'amour et la justice sont mis au monde par un « craignant-Dieu », une « mère » pourrait-on dire.

Seconde question (qui complète la première en apportant un éclairage) : Que pourrait-être le nom de la mère de Jésus si sa propre sœur se nommait *Maria* ?

S'appelait-elle *Miryam* comme la sœur de Moïse, prénom de naissance que l'évangéliste aurait transformé en *Mariam* pour faire comprendre combien les valeurs féminines de la société araméenne sont divinisées par l'Esprit-Saint donné au Baptême.

Autrement dit, la belle culture sémitique, véhiculée par le prénom *Maria*, recevrait en Jésus-Christ, un incroyable supplément, toute la richesse de la vie sacramentelle. Il s'agit d'une vie intérieure dynamique, une existence transfigurée par l'action de l'Esprit. D'où le nom *Mariam* qu'il faut entendre dans sa plénitude de sens : **Mar-yam** est la femme qui fait jaillir l'eau vive dans les déserts du monde, elle n'est plus seulement l'araméenne *Maria*.

Au Baptême, ce « plus » de grâce vient du Christ, de la même manière qu'il fut donné à *Marie-Madeleine* par le Ressuscité lui-même dans le jardin de la Résurrection, nouvel *Éden* dont le jardinier est *Jésus* lui-même.

Dans son évangile de l'enfance, Luc reprendra autrement cette symbolique biblique introduite par Jean. Dans ce dernier écrit évangélique, la Vierge se nomme toujours *Mariam*, elle gardera ce nom dans les Actes des Apôtres où elle est citée pour la dernière fois (Ac 1,14). Mais il ne faudrait pas oublier que derrière le vocable grec *Mariam* (en araméen *Maryam*), il y a le vieux prénom sémite *Maria*.

Les évangélistes ne sont pas d'abord des historiens du passé, mais avant tout des catéchètes de la Parole de Dieu qu'ils reçoivent et vivent au plus profond d'eux-mêmes.

D. Luc généralise ce prénom baptismal : la Vierge *Mariam*

Après l'incendie de Rome en 64, Luc, l'intellectuel polyglotte qui soigna Paul jusqu'au bout (Col 4,14), se serait réfugié comme beaucoup dans le grand port d'Asie Mineure. Habitant Éphèse, il fut longtemps proche des communautés johanniques installées dans la région (Lc 1,1-3).

Trente ans plus tard, toujours à Éphèse, nous sommes sans doute au milieu des années 90¹. Luc a environ soixante ans, il publie ses deux *écrits à Théophile* : l'ultime version de son évangile accompagné des Actes des Apôtres. Il n'existait plus alors de témoins de l'époque de Jésus, il fallait donc raconter l'histoire. Grâce à Luc, les évangiles du Christ allaient désormais s'inscrire dans une histoire de plusieurs dizaines d'années².

Le premier mystère porté par la *Mariam* de Luc est celui de la conception virginale qui apparaît dans le récit de l'Annonciation. On ne peut entrer dans ce récit catéchétique qu'en le référant au Baptême et à l'expérience de l'Esprit-Saint. *Mariam* (qui traduit en grec l'araméen *Maryam*) évoque en fait le statut des baptisés.

L'ange Gabriel laisse entendre à la jeune *Mariam*³, modèle des baptisés en Christ (et aussi à l'écouter de l'évangile) les trois moments structurant du processus baptismal (Lc 1,31) : *Tu conçois en tes entrailles et tu mettras au monde un fils, puis tu lui donneras le nom de Jésus*. Le salut de Dieu se réalise en trois étapes dont la mère de Jésus est à la fois l'espace intérieur (où le mystère d'amour se conçoit) et l'opératrice qui réalise le projet évangélique du Créateur. *Mariam* est exemplaire de ce que doit vivre le *disciple bien aimé* du Christ qui fait et refait, sa vie durant, le chemin d'amour par lequel Dieu vient au monde.

Concevoir l'amour en soi suppose une chair propre et une vie ouverte aux autres et à Dieu. Au niveau de parole et de réalité où il se situe, Luc laisse entendre aux baptisés qu'ils sont « *virginisés* » par l'Esprit-saint.

L'expression sera diffusée au quatrième siècle par Grégoire de Nysse et d'autres Pères de l'Église. Le Mal et la concupiscence ont été vaincus, une fois pour toutes, par la mort et la Résurrection du Christ auxquelles chaque baptisé participe. Finis à terme les désirs égoïstes ! Crucifiés les appétits de ce monde qui hantaient *le vieil homme* ! En acceptant d'être plongés, leur vie durant, dans la mort du Christ-Jésus, les baptisés répondent à l'ultime commandement de Dieu donné à Moïse au Sinaï : *Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne : rien de ce qui lui appartient !* (Ex 20,17).

Telle était la Vierge *Mariam*, tel sera le *disciple bien aimé*, baptisé en Christ et capable de se plonger, jour après jour, dans l'amour que le Créateur verse sur lui dans les sentiers du monde. *Capax Dei*, disait saint Augustin.

Mais alors qu'en est-il de la conception virginale de *Mariam* prise au sens biologique ? L'évangile n'en

¹ À l'époque où Luc rédige la dernière version de son évangile, la communauté johannique, totalement juive, n'existe peut-être plus en tant que telle. Nous savons, par l'Apocalypse de Jean, que les hommes furent envoyés aux travaux forcés dans l'île de Patmos en face d'Éphèse. Cette communauté juive chrétienne, profondément apostolique, a été démembrée.

² Bien sûr, l'évangéliste n'a pas pu tout dire dans l'antisémitisme ambiant, décuplé par la révolte juive contre l'empire.

³ Luc emploie partout le prénom *Mariam* sauf une fois en Lc 1,41 lors de la salutation de *Maria* (*Marias*, génitif de *Maria*). C'est juste avant la mystérieuse prise de parole d'Élisabeth.

dit rien, mais nous souffle une réponse de foi qui, comme une prophétie, semble inscrite d'avance dans l'histoire d'Abraham et Sarah : *Rien n'est impossible à Dieu !* (Lc 1,37).

E. Second aspect du mystère : l'assomption de *Mariam*

Quatre siècles plus tard, en 431, la seconde étape du mystère marial se précise à Éphèse autour d'un concile mouvementé. Cet ajout théologique s'est imposé à travers de brûlants débats que l'histoire nous a conservés. *Maryam* (Jn 11,19 et Lc 10,39) fut confirmée dans sa fonction de *theô-tokos*, de *mère de Dieu*. Cette femme devint le *symbole* vivant et vivifiant des baptisés de tous les temps.

La vierge *Mariam* n'est pas seulement une femme du passé, la mère biologique de l'enfant Jésus, elle devient inséparable des baptisés qu'elle symbolise. Mais de tous temps, la Bible et les évangiles tendent à être réduits à des scènes du passé. Il a fallu rappeler, même à *Nestorius*, l'archevêque de Constantinople, que le Ressuscité vient du futur, qu'il apporte avec Lui la Résurrection de la chair et la Vie éternelle.

On raconta même que le corps de *Mariam* à sa mort, aurait été enlevé, transporté au ciel par les anges. Façon sans doute d'évoquer aux baptisés *la résurrection de la chair et la vie éternelle*. La mère de Jésus, avant tous les baptisés, aurait été accueillie en grande pompe par son fils Jésus, ressuscité depuis quelques années.

Les icônes orientales de la dormition nous présentent un tableau qui est à la fois funéraire et céleste. On voit l'immense *Mariam* couchée de tout son long et auréolée de lumière. La femme est morte, mais se réveille de la mort, car elle n'est qu'endormie. Dans la prière, les baptisés se nourrissent de cette scène, notamment à l'heure de leur mort, comme l'évoquera au onzième siècle l'*Ave-Maria*.

Jésus avait évoqué cette Bonne Nouvelle à propos de l'épisode de la fille de Jaïre quand il disait à la foule qui ne comprenait pas et se moquait de Lui : *L'enfant n'est pas morte, elle dort* (Mc 5,39). La phrase du Seigneur a donné à l'icône le nom de *dormition*. La mort est un sommeil qui devient, en Jésus-Christ, notre réveil au ciel. Voilà comment les êtres humains, chassés du Paradis par leur manque d'amour, visualisent leur retour au pays de la justice et de l'amour.



Au douzième siècle, l'icône de la dormition a été peinte dans l'église Sainte-Marie majeure à Rome. La longue femme est endormie sur un linceul blanc. Jésus, dans sa mandorle de gloire, apparaît dans le ciel. Sa mère l'avait porté dans ses bras quand il était bébé. Aujourd'hui, les rôles sont inversés, c'est Lui qui porte sa mère, la petite *Mariam* qui vient de naître au ciel. Il porte tous ceux qu'elle symbolise,

l'âme des milliards d'être humains qui, leur vie durant, se sont engagés dans la justice et l'amour.

Deux files de gens s'approchent de la défunte. Les uns, à gauche, suivent Pierre le catholique. Les autres, à droite, suivent Paul l'évangéliste de ceux et celles qui sont ailleurs. Tous, ils sont les puisatiers de la justice et de l'amour, ils se sont engagés sur la route ouverte par le prophète de Nazareth. Imitateurs de *Mariam*, ils ont cheminé, et cheminent toujours, dans le désert d'un monde où le Dieu qui se révèle dans la Bible, semble, chaque jour, mieux connu. Tous, ils ont assumé le ciel sur la terre. N'est-ce pas le sens du mot Assomption ?

Tel est le second aspect du mystère que *Mariam* porte en elle, celui de notre destinée où notre mort offerte s'échange avec la Vie donnée par Dieu pour l'éternité. « Donne ta mort, il te donnera sa Vie : Ah l'admirable échange ! » (Saint Augustin).

F. Troisième aspect du mystère : l'incroyable immaculée conception

Des discussions eurent lieu au seizième siècle en Europe, elles révélèrent une fracture théologique qui grandissait autour de l'expression « l'immaculée conception ».

Si *Marie* est la mère de Dieu, elle a porté en son ventre le Fils unique du Père, Celui à qui la Bible ne donne pas de Nom tant sa sainteté est inconcevable : **YHVH** ! « Il est *Dieu, né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé, de même nature que le Père, et par Lui tout a été fait.* » Comment un Être divin aussi sacré, aussi brûlant, pourrait-il être porté dans un corps humain ?

La mère de Jésus était certes *pleine de grâces*, mais n'avait pas la perfection divine. D'ailleurs Luc nous dit qu'elle fut purifiée quelques semaines après la circoncision de son enfant, elle n'était donc pas immaculée, mais faible et fragile comme tout être humain (Lc 2,22).

Plus tard, la famille de Jésus toute entière fut inquiète pour ce fils charismatique qui s'opposait au pouvoir politique. *La mère de Jésus et ses frères, voulaient se saisir de Lui pour le ramener à la maison. Ils disaient : « Il a perdu la tête »* (Mc 3,21 & 31). Personne dans la famille n'avait la sainteté suffisante pour comprendre l'amour fou de Jésus pour l'humanité et le combat qu'il menait. Fille de la terre, Marie ne possédait pas l'absolue sainteté du Créateur, son parfait amour !

L'expression immaculée conception est ancienne dans l'histoire de l'Église, mais les Pères de l'Église l'ont toujours refusée à la mère de Jésus, notamment saint Augustin et saint Thomas d'Aquin.

Pour les chrétiens d'avant le seizième siècle, *Mariam* qu'on appelle *Maria*, symbolise la communauté humaine que Dieu veut sauver. L'individualisme n'existait pas encore, et *la Mère de Dieu* symbolisait l'ensemble des baptisés. La latine *Maria* était une femme comme toutes les femmes, bénie entre toutes, comme le dit l'*Ave-Maria*. À l'âge roman, les communautés chrétiennes se retrouvaient encore en *Notre Dame*. Souvent même, les églises s'appelaient *Sancta Maria* comme la cathédrale de Parme.

Pour les gens du Moyen-Âge, la mère de Jésus était d'évidence une fille de la terre, la sœur aînée qui leur montrait le chemin du ciel (Mt 1,16-20). N'avait-elle pas partagé la prière des Apôtres qui attendaient la descente de l'Esprit-Saint ? (Ac 1,14). La latine *Maria* symbolisait l'ensemble des baptisés qui, dans leur prière, se retrouvaient en elle. Le chapelet et le rosaire sont des prières mariales.

À partir du treizième siècle, l'Occident connut d'immenses catastrophes : famines, guerres et maladies. On connaît la Grande Peste de 1349-1350. Deux tiers des habitants de l'Europe périrent. Les prières adressées à *Marie* se sont multipliées ; de nombreux sanctuaires furent édifiés pour remercier la Reine du ciel. La Madone était de plus en plus perçue comme un personnage céleste presque à l'égal de Dieu.

C'était trop ! À plusieurs reprises, les papes du seizième siècle réagirent contre cette dérive. Par exemple, Pie V, le 1^{er} octobre 1567 n'a pas hésité à dénoncer l'erreur de l'intransigeant Baïus : *Personne, hormis le Christ, n'est sans péché originel ! L'immaculée conception est toujours refusée !*

Mais le vent tournait, la société changeait, le dix-septième siècle catholique va adhérer de plus en plus à la sentimentalité ambiante et l'*Immaculée conception* de Marie avance dans les esprits.

Deux siècles plus tard, le 8 décembre 1854, le dogme de l'Immaculée Conception fut défini par la Bulle *Ineffabilis Deus* de Pie IX. Désormais, les catholiques doivent croire que Marie n'a pas été soumise à la domination du péché. Il y aurait eu pour elle un effet anticipé de la Rédemption, un salut par avance. Pourtant, Marie est morte comme meurt tout pécheur qui laisse au cimetière son vieux corps pour recevoir l'habit d'éternité et monter au ciel avec la multitude: immaculée dans sa conception au ciel ! (1 Cor 15,44).

La plupart des églises chrétiennes n'ont pas été convaincues par l'argument romain, elles ont boudé le texte de Pie IX. Rome entreprit alors une prudente marche arrière. Cinquante ans plus tard, le pape Pie X (*Ad diem illum* – 1904) souligna que la seule source de la grâce et du salut est *le Christ*, et que Marie (pourtant « très puissante médiatrice et avocate ») est seulement une aide entre le ciel et la terre .

Par sa vie humble, presque inconnue, et sa prière biblique de chaque jour, Marie ressuscitée au ciel s'unit aux prières du monde entier et aux grâces qui descendent d'en haut. Elle serait comme l'encens qui symbolise la prière des saints et parfume nos communautés de *la bonne odeur du Christ* (Ap 5,8).

Marie ressuscita grâce au Christ-Sauveur, son corps de chair muta en corps spirituel. Pour l'éternité, elle est désormais l'Immaculée conception. En elle et avec elle, deviendront aussi immaculés tous ceux qui se sont donnés aux autres à la suite de Jésus.

G. Le péché d'Adam et Ève

Ce péché, qui n'est pas une faute morale, est d'écouter le « serpent », parole nue et rampante, très positive et sans verticalité, ni avenir. Des sociétés entières ont même effacé le mot Dieu de leur constitution, elles s'étonnent ensuite de la crise des valeurs qui se dégradent en grave crise économique. Peut-on encore voir que l'une est l'autre dans un univers mental tout aplati ?

Le problème de l'Occident n'est pas d'abord Marie immaculée, mais l'individualisme des temps modernes qui sépare les individus les uns des autres en les coupant à *priori* de toute Vie éternelle et de tout « au-delà ». Dès lors, comment la fraternité et la solidarité universelles, appelées par la Bible et par bien d'autres sagesse humaines pourraient venir éclairer nos vies européennes ?

En effet, dans notre monde technique, les têtes occidentales sont vite formatées par des langages mathématisés qui imposent aux âmes leur manque de poésie et leur absence de transcendance.

N'oublions pas que Marie ressuscitée reste à la fois la femme de culture araméenne que le prénom *Maria* symbolise, et la même femme *Mariam* qui fait jaillir l'eau vive dans les déserts du monde. Elle est l'une, et elle est l'autre.

Aujourd'hui, un rappel sur l'être de la femme nous vient de Rome. C'est la voix du pape François :

« L'Église reconnaît l'apport indispensable de la femme à la société, par sa sensibilité, son intuition et certaines capacités propres qui appartiennent habituellement plus aux femmes qu'aux hommes... l'attention particulière envers les autres, qui s'exprime de façon spéciale, bien que non exclusive, dans la maternité [...] Une femme, Marie, est plus grande que les évêques... » (*Gaudium Evangelii*, N°103-104).

Annexe : déroulement de la journée du 16 mai 2014

Voici le canevas de travail de cette 5^{ème} journée consacrée à l'Apocalypse.

a. Introduction

Le chapitre 12 de l'Apocalypse, que nous travaillerons l'après-midi, s'inscrit dans l'histoire de la rédaction évangélique où le rapport à Marie, mère de Jésus, a beaucoup évolué.

Aujourd'hui, nous lisons les textes du Nouveau Testament en tenant compte de l'histoire sous-jacente de l'empire romain. Les évangiles, qui ne sont pas écrits d'avance au ciel, s'inscrivent en effet dans les énormes bouleversements politiques et sociaux du premier siècle.

Les premiers chrétiens, nos ancêtres, ont vécu une histoire mouvementée très marquée par le Mystère pascal de Jésus-Christ. Nous en avons quelques échos (catéchétiques) dans les *écrits à Théophile* de Luc (Évangile et Actes).

Luc, en cette fin de siècle, jette un regard en arrière dans un contexte social fortement antisémite. Ce regard est prudent, Luc ne dit pas tout comme le ferait un historien avec du recul. En plus, ce que l'évangéliste écrit et publie n'est pas neutre, car il vise la transmission de la foi en Christ et prépare de cette façon le Baptême chrétien.

b. Notre méthode

Pour notre travail d'aujourd'hui, **le personnage de Marie, la femme, mère de Jésus**, sera notre principal point de mire. Nous noterons avec elle les autres femmes citées dans les évangiles, surtout quand elles se nomment *Marie*.

En équipe, nous commencerons par « mettre ensemble », et avec la plus grande précision, le contenu de nos mémoires évangéliques. Nous irons de nos mémoires aux textes et pas l'inverse.

Puis nous mettrons ces versets retenus dans l'ordre de la rédaction évangélique pour faire apparaître une évolution :

- (1) *Marc* (qui pioche en *Matthieu* dans son double récit de la crucifixion et de la mise au tombeau),
- (2) L'évangile de *Jean* (dont la symbolique est reprise dans l'Apocalypse),
- (3) *Luc* (avec ses deux *écrits à Théophile* indissociables l'un de l'autre).

Une contrainte textuelle : nous respecterons en plus le prénom donné à *Marie* dans sa graphie grecque, qui évolue en 70 ans (de l'an 30 à l'an 100). C'est cette évolution qui nous intéresse particulièrement, car elle révèle la relation changeante à la mère de Jésus.

Éclairés par ce travail logique et précis, nous serons à même d'approfondir ensemble les trois « dogmes » mariaux : la Conception Virginale, la Dormition ou Assomption, et l'Immaculée-Conception.

Après ce travail d'intériorisation, nous ne pourrons plus lire ces « dogmes » comme des choses imposées du dehors.